30e ANNÉE (3e SÉRIE) — No 5 — 30 JANVIER 1908

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF

A. ROZIER
Dr en théologie
SOUS-DIRECTEUR

*L'abonnement, pour tout l'Univers, est de 15 francs à l'*Edition complète ; *de 10 francs à l'*Edition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Haute-Marne).

NOTES ET SOUVENIRS

D'UN VIEUX MORALISTE

§ XLV. — Polémique moderniste

(suite)

PHILOSOPHIE ET PHILOSOPHIES

4e Objection. (Trop de philosophies ; donc pas de philosophie)

Suite des doléances du modernisme.

La philosophie n'existe pas. Il y a des philosophies, autant que de philosophes. Chacun se construit la sienne à son gré. L'histoire de l'esprit humain n'est qu'un long et triste catalogue de systèmes bigarrés à l'infini, une mêlée informe d'hypothèses à jet continu, d'utopies saugrenues ou géniales, et de contradictions. Point de vérité qui plane, incontestée, et signe de ralliement, dans cette bataille d'idées, sur cet amas de ruines intellectuelles ; point de règle fixe de jugement où le bon sens, tout au moins, puisse trouver un abri sûr contre les fantaisies démolisseuses de la raison.

Quel spectacle et quel scandale que l'histoire troublante de ses infinies variations, depuis la dispute, philosophique sans doute, qui finit par rougir la terre du sang d'Abel, jusqu'aux palinodies ou retentissants aveux d'impuissance des plus célèbres maîtres actuels de la philosophie et de la science ! Et que sera, grand Dieu ! la philosophie de demain, après une telle préparation de plus de vingt siècles derrière elle !

La désespérance d'arriver au roc solide de la pensée et de la certitude s'accentue de jour en jour plus profonde dans l'âme de nos contemporains, et l'on sait en quels accents de poignante tristesse la littérature se fait l'écho du pessimisme découragé où se condensent les scepticismes, les ironies, les impossibilités et dégoûts de vivre, les inévitables déchéances intellectuelles et morales de l'être humain égaré dans « la voie ténébreuse de l'*intellectualisme*, » trop puni, hélas ! d'avoir jusqu'à présent abandonné l'orientation de ses destinées aux mirages illusoires de la métaphysique !

Ce fait indéniable, d'évidente constatation, comporte, dit le modernisme, une leçon d'ordre pratique pour nous penseurs, pour nous surtout hommes de foi et de religion. La voici. La philosophie nous a trompés. Nous l'avons crue riche du bonheur de l'humanité, alors qu'elle avait, qu'elle aura toujours fatalement les mains vides. C'est un mot creux qui n'a plus de sens, qui n'en a jamais eu. Laissons-la au monde du rêve qui la réclame. Dégageons-nous de ses étreintes ataviques, de la poussée de vitesse acquise qu'elle exerce encore sur nos consciences. Dégageons surtout notre vie chrétienne et nos dogmes de ses formules techniques, compromettantes en raison même de leur fatale instabilité évolutive.

Mieux que cela ! Puisque la *pensée* s'est démontrée incapable de nous conduire à la réalisation du type humain parfait, puisque, au contraire, ses incurables contradictions nous en ont écartés, demandons désormais à l'*action*, à la vie, la loi du développement normal de notre être. Nous serons là du moins sur un terrain sûr, où la concorde sera facile, autant que féconde, entre les profonds besoins subjectifs de notre nature et les correspondances objectives que la sage Providence a dû certainement se faire un devoir de leur ménager. Ce qui est bon, ce qui est beau, ce qui est vrai, c'est l'adaptation harmonique des deux ordres dans le radieux épanouissement de la liberté et de la vie, de la vie intense, de la vie parfaite. Tout est là, pour l'homme ici-bas, en attendant la consommation d'une vie plus intense et plus parfaite encore, là-haut. En dehors de cela, le reste n'est que métaphysique et chimère, source de disputes et d'incertitudes, inépuisable matière à contradictions.

Habituons-nous à ne plus voir, dans nos formules dogmatiques, des *termes de pensée* seulement, bons tout au plus à intéresser le dilettantisme des vieux abstracteurs de quintessence à la manière scolastique; habituons-nous à y voir, et

surtout, exclusivement même, des *termes de vie,* des règles pratiques d'actions et d'attitudes, qui sont autant de contributions à la bonne organisation de notre conduite, à la conquête du bonheur, dans le sage équilibre des besoins satisfaits sous la sauvegarde modératrice de règles humaines et divines d'ordre rituel.

Que les philosophes s'en donnent à cœur joie dans l'analyse « intellectualiste » de la formule dogmatique ; qu'ils s'y contredisent ou s'y accordent ; qu'ils l'augmentent, la diminuent, la changent même du tout au tout, que nous importe ? Ce n'est pas notre affaire. Le dogme n'a pas de *valeur de pensée.* Toute sa raison d'être consiste dans sa portée pratique [1], dans sa *valeur d'action.* Que notre foi, donc, soit pour nous œuvre de vie vécue dans le domaine de l'action, et non plus œuvre d'abstraite intellectualité. Puisqu'aucune philosophie n'est capable de nous apprendre à penser, apprenons au moins à vivre.

« Vérité » est un terme mort désormais dans l'ordre intelligible. Ressuscitons-le, ou plutôt allons le chercher là où il se trouve, plein d'objectivité, de certitude, de vie enfin, tout près de nous, dans la juste harmonie de nos besoins avec les légitimes éléments de satisfaction qu'ils appellent. Arrière les philosophies décevantes de l'idée ! Vive la philosophie nouvelle, humaine, réconfortante et sûre dans toutes ses voies, la *philosophie de l'action !*

RÉPONSE. — Ainsi pense et parle le modernisme. Pour l'aider à voir clair dans ses propres théories, nous allons lui offrir une lumière dont elles sont visiblement un peu indigentes, et traduire sa pensée dans un langage plus intelligible, plus sincère aussi, pour lui et pour nous.

Si nous comprenons bien tout le sens de l'objection, trois thèses s'y trouvent affirmées : 1° l'*impuissance de la philosophie,* de toute philosophie, à fournir aux hommes un point d'appui solide pour leurs certitudes et la bonne direction normale de leur vie ; 2° la nécessité de substituer à la philosophie morte de la pensée, une philosophie nouvelle, une philosophie vivante et assurée de vivre, *la philosophie de l'action ;* 3° la nécessité de *purger la foi* et ses formules dogmatiques du *contenu philosophique* intellectualiste dont les a remplies jusqu'ici la vieille manie qu'avaient nos pères de glisser partout, à tort et à travers, leur fétichisme métaphysique, et nécessité de tenir les articles de nos croyances pour vrais seulement en tant qu'ils sont pragmatiques, c'est-à-dire expressions et lois rituelles d'attitudes à prendre, d'œuvres à faire ou à éviter pour la meilleure organisation de la vie vécue, qui consiste dans l'action. Ce que nous résumons en trois mots courts : 1° faillite de la philosophie de la pensée ; 2° avènement et apothéose de la philosophie de l'action ; 3° faillite de la théologie dogmatique.

Conformément à ce plan, désormais limpide, notre réponse comprendra trois parties, dont la première seule suffira à nous occuper aujourd'hui.

Quelle pauvre logique ont ces gens-là ! Voyez plutôt : Beaucoup de philosophes ont raisonné de travers ; donc aucun philosophe n'a raisonné juste. Ou encore : Beaucoup de philosophes se sont contredits, donc aucun philosophe n'a pu arriver à la vérité. Ou enfin : Il n'est pas une thèse philosophique quelconque, même parmi les soi-disant plus évidentes et certaines, qui n'ait été contestée, niée, réfutée, donc il n'est pas une seule thèse philosophique dont on puisse dire qu'elle est évidente et certaine, donc la pensée humaine est incapable d'arriver au vrai.

Réduit à cette forme, absolument sincère, le sophisme est facile à percer, grossier presque. A défaut de logique acquise, la logique du bon sens naturel suffit à le disloquer.

On met dans les prémisses de l'argument « *beaucoup* de philosophes », et c'est de « *tous* les philosophes » que l'on conclut. On met dans les prémisses de l'argument le *fait* d'aberrations dont on se garde bien de préciser les multiples causes, et dans la conclusion c'est *une cause,* et *une seule,* que l'on charge de toutes ces conséquences. On met dans les prémisses de l'argument la contestation de thèses évidentes, et l'on conclut : donc, puisqu'on les conteste, ces thèses ne sont pas évidentes, comme s'il était acquis à priori que tout ce qui est évident en soi est incontestable pour tous.

Telle est, au point de vue de sa forme logique, la faiblesse de l'argument. Mais nous n'entendons point triompher à si peu de frais. L'objection est tapageuse. Nous n'avons pas l'illusion de supposer qu'un procédé si bref puisse efficacement la réduire au complet silence où il nous plaît de la condamner. Trêve donc de rigueur syllogistique. Ecoutons, d'où qu'elles viennent, et quelles qu'elles soient, toutes les doléances de l'âme moderniste. Nous aimerions lui redonner du courage, un peu de confiance en elle-même, au lieu de la pusillanimité dont elle se suicide. Montrons-lui où elle fait fausse route, et ce que valent au juste, analysés de près, ses fameux motifs de désespérer.

Et d'abord, sont-ils si innombrables, si bigarrés et contradictoires que cela, les systèmes éclos au cours des siècles dans la cervelle des philosophes ?

Dans un récent article nous en comptions quatre

[1] Le lecteur est prié de vouloir bien attendre sur ce point-là les explications complémentaires qu'il appelle, et dont il sera amplement disserté dans l'étude où nous examinerons les rapports du dogme avec la philosophie. Nous verrons alors s'il est vrai, et dans quelle mesure il est vrai de dire que le dogme révélé, la révélation en général, est affaire de pratique plutôt que de pensée, alimentation morale plutôt qu'intellectuelle pour la vie humaine. Au cours des récentes mêlées apologétiques, certaines plumes catholiques, des plus honorables et distinguées, ont laissé échapper des incorrections qu'une loyale analyse critique nous forcera d'apprécier avec quelque sévérité.

tout juste, pas un de plus, sur le capital problème qui trouble, entre tous, le modernisme, problème du reste si central et de portée si universelle qu'on peut bien dire que la philosophie y tient à peu près tout entière : le problème des idées. Deux aberrations extrêmes : *idéalisme, matérialisme,* la synthèse vraie au milieu avec le *réalisme scolastique,* et enfin, pour ceux à qui cette trilogie n'offre pas de place qui soit à leur goût, le quatrième système, en dehors de tous les autres, parce qu'il n'en est pas un, mais la négation de tous à la fois : le *scepticisme.* Ce n'est pas bien compliqué comme cadre, et c'est très exact comme classification. Essayez un peu, si vous en avez le goût, et vous verrez avec quelle facilité l'on y peut loger toutes les philosophies anciennes, modernes, contemporaines.

Evidemment, il y a cent manières, mille si vous voulez, d'être idéaliste, et tout autant d'obéir à l'inspiration matérialiste. Mais n'allons pas, s'il vous plaît, confondre l'essentiel avec l'accessoire, les nuances qui l'avoisinent avec la couleur fondamentale. Nous donnerions trop à douter de notre érudition critique, si nous comptions cent philosophies, là où, au fond, pour qui se donne la peine d'y aller voir, il n'y en a qu'une. Un physicien vous rira au nez si vous lui dites que la succession continue des nuances de la gamme chromatique du spectre vous empêche d'admettre qu'il contienne les sept couleurs classiques : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge.

Soyons plus perspicaces et plus précis dans nos analyses et sachons nous garder de l'impression, un peu trop vulgaire, des illusions du nombre. Evoquer aux yeux des naïfs le spectacle des « innombrables systèmes inventés par les philosophes » est d'un bel effet oratoire, qui manque rarement son coup. Le procédé paraît plutôt maigre à ceux qui voient dans l'histoire de la philosophie autre chose que le catalogue des noms qui s'y sont illustrés ou des mille variétés de pensées, y compris les plus sottes et les moins originales, dont c'était son devoir de conserver fidèlement le souvenir.

Ce que nous disons du « problème des idées » se vérifie, dans des proportions tout aussi simples, pour les autres chapitres importants de la controverse philosophique. Sur Dieu, l'histoire ne connaît que trois systèmes : l'affirmation du *théisme,* la négation de l'*athéisme*, et, au milieu, la doctrine flottante du *polythéisme* ou du *panthéisme.* Deux systèmes sur la liberté : le *déterminisme* et l'*indéterminisme.* Trois sur la composition des corps : l'*atomisme* de la masse irréductible, le *dynamisme* du point ou de l'élément simple, l'*hylémorphisme* aristotélicien de la matière et de la forme. Et ainsi de suite. C'est une loi, confirmée par l'expérience, que sur un point donné les systèmes philosophiques se rattachent presque toujours à trois groupes caractérisés, suivant qu'ils *affirment*, ou qu'ils *nient,* ou qu'ils concentrent dans une formule *moyenne* ce qui paraît bon et conciliable, après mise au point de l'exagération des extrêmes.

Il est tout naturel qu'il en soit ainsi. Loin de s'en montrer scandalisés, nos modernes sceptiques devraient plutôt, semble-t-il, remercier la bonne Providence de n'avoir point fait de notre esprit une sorte d'équation mathématique inerte et glacée, sans vie ni mouvement possible, et de lui avoir donné, au contraire, une souplesse de jugements suffisante pour assurer l'autonomie personnelle, nous dirions même méritoire, de son labeur intellectuel, tout en fixant à ses écarts une marge étroite qui l'empêche, dans ses oscillations à droite ou à gauche, de perdre complètement de vue l'axe essentiel de la pensée.

Voilà donc déjà un premier point acquis au débat, et diminuée d'autant la valeur de l'objection fameuse. Les systèmes philosophiques inventés par les hommes ne sont ni innombrables, ni si nombreux, ni si divers et opposés entre eux qu'on se plaît à le dire. La vérité historique est beaucoup plus simple, malgré un brouillard d'apparences compliquées, que perce sans peine l'œil exercé de celui qui voit dans la philosophie autre chose que de l'histoire ou, si l'on préfère, qui ne sépare point l'histoire de la philosophie de la philosophie de l'histoire.

Très bien, nous dit-on ! Accordé ! Nous n'ergotons pas sur une question de chiffres. Au lieu de 1,000 systèmes, mettons que, simplification faite, il en reste 500, ou un cent si l'on veut. Le spectacle des âpres batailles d'idées et des perpétuelles incertitudes cesse-t-il pour cela d'être le scandale du bon sens ? Tiraillements, morcellements, théories de hasard et de fortune, anarchie perpétuelle, désordre et confusion sur toute la ligne ! voilà, en définitive, ce que nous montre l'histoire de la philosophie. Non seulement chaque penseur éclôt dans le temps et dans l'espace avec son système à lui, plus ou moins nouveau, sans doute, bien que toujours sur le pied de combat avec ses voisins, mais, sous des influences moins individuelles, chaque époque, chaque peuple, chaque gouvernement, chaque société enfin, change de philosophie. Réduisez tant que vous le voudrez la classification analytique des hypothèses qui ont régné tour à tour dans le monde des idées, un fait reste, malgré tout, aussi historiquement certain qu'inexplicable et scandaleux pour la raison : la perpétuelle *discontinuité* de la pensée humaine, ses perpétuelles palinodies, ses déchirements, ses contradictions sans fin. S'il y a une vérité accessible à l'homme en ce monde, où est-elle ? Qu'on nous la montre enfin ! Qui dira à quelle épave la pensée ainsi ballottée peut bien se raccrocher pour éviter le définitif naufrage ?

Qui le dira ? Mais, nous, très cher, tout à l'heure, et ce ne sera pas long. Nous nous sommes promis de ne laisser aucune de vos questions sans réponse, aucun de vos doutes sans solution, aucune des impressions fâcheuses dont vous souffrez sans son antidote. Nous entendons bien tenir

loyalement notre promesse. Faites-nous seulement crédit de conclusion réservée et de patience à nous lire jusqu'au bout.

Tout à l'heure, l'épouvantail c'était le *nombre ;* voici maintenant la *discontinuité* des systèmes. L'argument est assez malin, pas mal trouvé du tout. Il est sûr que ce n'est pas un spectacle bien joli, ni bien édifiant, que celui de la pauvre pensée changeant d'opinions philosophiques à toutes les lunes, fléau de balance folle oscillant à tous les vents qui passent — et Dieu sait s'il en passe ! — incapable, parmi tant d'agitations successives et ininterrompues, de trouver le repos dans une position d'équilibre un peu stable.

La peinture n'est pas belle, assurément. Mais voilà ! C'est une peinture ; ce n'est pas de la photographie. Or, en matière historique, au feu la palette des artistes, et vive la bonne plaque fidèle au gélatino ! Messieurs les nouveaux philosophes ont trop souci de la *critique* sérieuse pour ne pas être de notre avis. Pas d'*histoires* dans l'*histoire,* s'il vous plaît ! Pas de contes, pas de roman. De la photographie, vous dis-je, et rien de plus. Ceci bien entendu, comme point de départ, nous ne pouvons désormais que tomber tous d'accord sur ce qui va suivre.

Discontinuité, confusion, anarchie perpétuelles autant qu'ininterrompues ? ? Voilà qui peut s'imaginer et s'écrire. Voilà ce qui ne peut pas se prouver, parce que c'est historiquement archifaux. Oui, Monsieur, archifaux ! et si vous faites mine d'insister, je serais bien capable d'ajouter que vous en êtes aussi persuadé que moi, à moins que vous ne sachiez pas un mot d'histoire, ce que par révérence je ne me permets pas de supposer.

Voyons un peu les choses comme elles sont. Combien d'années de vie heureuse, parfaitement continue, donnez-vous à la philosophie dite chrétienne et traditionnelle ? N'y mettons, si vous y tenez, que le programme des grosses thèses philosophiques sur Dieu, la création, la spiritualité de l'âme, sa liberté, son immortalité, l'objectivité de ses connaissances, le critérium fixe de ses certitudes, les fondements objectifs de sa morale, la philosophie du mérite, des sanctions, des lois, de l'ordre social, etc. Sans un mot de révélation ni de foi surnaturelle, tout cela constitue déjà un stock de thèses philosophiques fort présentable, un très bon fonds d'une très vaste philosophie, la meilleure et la plus bienfaisante qui soit pour l'humanité.

Cette philosophie-là est arrivée pour le moment à l'âge respectable de 2000 ans de bonne et tranquille vie vécue, sans déchirements, ni palinodies, ni anarchiques désordres d'aucune sorte.

Vous n'en voulez pas ? C'est une autre question. Il s'agit d'histoire, vous dis-je, et rien que d'histoire. Ne déraillons-pas.

Historien, mon frère, que trouvez-vous à redire à cette constatation historique dont, par un étrange hasard, vous ne soufflez jamais mot ? N'est-ce rien, est-ce quantité négligeable qu'un système, que vingt systèmes de très grosses thèses de philosophie réussissant à se tenir debout parmi ce que vous appelez pompeusement des amas de ruines philosophiques, pendant une succession ininterrompue de 20 siècles ? Et notez en passant que si vous étiez là encore dans mille ans, et moi aussi, c'est 10 nouveaux siècles que nous aurions à ajouter à la chaîne !... et ainsi de suite !...

J'avoue, pour ma part, que je ne serais pas autrement fier des titres de noblesse archéologique de la philosophie traditionnelle, si son extrait de naissance ne datait que de l'ère chrétienne. Ce serait quelque chose de bien et de beau assurément, de plus que suffisant, en tout cas, pour trancher dans sa racine l'objection de la « discontinuité » et des « palinodies » perpétuelles de la raison humaine en quête d'une doctrine de tout repos. Mais nous avons mieux.

Aucun historien n'ignore ce qu'il y a de la philosophie de Platon et d'Aristote dans la philosophie traditionnelle, devenue, par adoption et consécration de l'Eglise, la philosophie patristique et scolastique, d'un seul mot simplement « chrétienne ». Nous voilà déjà reportés à cinq siècles plus loin. Continuons.

Aucun historien n'ignore ce qu'il y a des traditions de la vieille philosophie grecque originaire, même de la sophistique, où tout n'est pas doute et erreur, dans Platon et Aristote. Et si nous voulions passer en Egypte, ce n'est pas Maspéro qui nierait que, par le plus ancien et civilisé peuple de l'univers, le culte des morts et la thèse philosophique de l'immortalité remontent jusqu'aux origine de l'histoire.

Et le peuple juif ? L'histoire nous le montre-t-elle assez monothéiste et philosophiquement traditionnel, celui-là ? Et n'est-il point assez vieux pour qu'on puisse, sans crainte de hasarder une opinion historiquement contestable, conclure que la philosophie juive soudée à la philosophie chrétienne constitue un système philosophique, non seulement le plus ancien, le plus constant, le plus identique à lui-même à travers tous les âges connus de la pensée humaine, non seulement la plus uniforme et stable de toutes les doctrines, mais simplement l'axe unique, immuable, de la pensée universelle, autour duquel toutes les autres philosophies, souvent aussitôt mortes qu'écloses, n'ont fait qu'exécuter des variations oscillatoires dont la durée, toujours courte, s'est trouvée toujours en raison inverse de l'amplitude ?

C'est à l'état sporadique, comme on dit scientifiquement, à l'état de germination occasionnelle, sans antécédence ancestrale de parenté légitime, sans filiation suivie à travers les anneaux étroitement unis d'une chaîne vivante, qu'on trouve, dans le champ de l'histoire des idées, toutes ces éclosions parasitaires de systèmes, d'autant plus variables, à l'infini, dans l'expression protéique de leurs originalités, qu'ils s'écartèrent davantage de l'axe dont nous parlions tout à l'heure, qui est

précisément la loi naturelle fondamentale et constitutive de la pensée humaine.

On peut, dans un rapprochement piquant, mais artificiel, faire de tel moderniste en renom un disciple de Kant ou de Protagoras. Protagoras est mort depuis longtemps, Kant aussi, et je ne sache pas que leur système philosophique, pas plus qu'aucun autre dans ce genre-là, puisse historiquement s'honorer d'une continuité sociale de vie ininterrompue. On en fait de temps à autre un tirage à part dans une édition nouvelle; il a ses lecteurs et ses amis, ses docteurs et ses disciples : il n'a pas de tradition.

De ce fait je ne tire pas argument de fausseté contre lui. Encore une fois, nous sommes sur le terrain de l'histoire, n'en sortons pas, pour le moment du moins. Mon droit, par exemple, en tant qu'historien, est d'inviter à plus de science ou plus de bonne foi le moderniste qui prétend déduire de l'histoire l'incapacité radicale pour la raison d'atteindre au vrai, dans une philosophie stable, et qui veut nous en donner pour preuve ce fait, — que l'histoire contredit à toutes ses pages, — de l'universelle instabilité, discontinuité, palinodie et anarchie des systèmes qui s'arrachent au cours des âges, dans une affreuse confusion, les lambeaux de la pensée humaine.

Laissons maintenant la parole à notre adversaire.

— Il est vrai, dit-il, que sur quelques points de doctrine, pas bien nombreux, ni peut-être toujours bien précis dans leur formule, l'histoire constate dans la philosophie que vous appelez judéo-chrétienne une continuité traditionnelle assez particulière, et qui ne semble propre qu'à elle. Peut-être n'avons-nous pas, chez nous, assez remarqué ce fait qui domine la série des évolutions indéfinies de la pensée humaine. Théoriquement, nous l'estimons sans conséquence. Il vous plaît d'en triompher. C'est aller un peu vite. Car enfin toute la valeur de notre argument ne consiste pas uniquement, ni même principalement, dans la seule considération du *nombre* ou de la *discontinuité* des systèmes de philosophie qui se sont jusqu'à présent partagé les sympathies de l'humanité.

Même en admettant, à travers l'histoire, cette ligne fixe d'une doctrine traditionnelle, vieille comme le monde et comme la raison, que vous estimez être l'axe de la vérité philosophique, il resterait à expliquer pourquoi cette vérité s'est si peu imposée aux hommes, pourquoi tant de belles et géniales intelligences, dans le monde païen panthéiste par exemple, n'ont pu l'apercevoir, pourquoi enfin elle se dissimule si étrangement derrière un nuage épais, mis là tout exprès pour en dérober l'éclat aux pauvres humains qui en ont tant besoin, qui la cherchent si désespérément, qui seraient si heureux de s'en laisser éclairer, réchauffer et vivre! Voilà une énigme dont personne n'a la clef, même pas vous, qui vous croyez dans le vrai sans autre motif qu'une suggestion identique à celle qui dicte à vos contradicteurs une conclusion diamétralement opposée. Vous voyez blanc ; votre voisin voit noir ; tous les deux avec la même bonne foi et persuasion de certitude subjective. Nous, nous voyons gris, entre les deux, c'est-à dire ni l'un ni l'autre, ou nous aimons mieux avouer que nous ne voyons rien du tout, parce qu'il n'y a rien à voir, parce qu'aucun critérium supérieur n'est là pour départager les avis contradictoires, parce que chacun abonde dans son sens suivant sa mentalité propre, parce qu'enfin nous n'apercevons, nous, aucune raison de subir la mentalité d'autrui, d'un homme quelconque, comme règle directrice à priori de la nôtre.

Voilà le vrai nœud gordien du problème. Nous faisons bon marché des attaques et réponses accessoires auxquelles vous vous êtes complaisamment arrêté. Vous perdez votre temps à discuter sur la trempe de notre arme. C'est notre coup d'épée qu'il faut parer, sur le point précis où nous vous le portons. Les variations et incertitudes de la pensée philosophique, même sur les seuls points capitaux par vous visés expressément, sont un fait historique. Ce fait est inintelligible s'il y a vraiment au fond de la raison une capacité vraie, pratique, contrôlable, d'arriver au vrai, de se tenir sur votre « axe » doctrinal. *Il y a* DES *philosophies*, toutes, parce que multiples et contradictoires, sans valeur critique aucune. Donc, *il n'y a pas* DE *philosophie*.

RÉP. — Ici, il faut changer de casaque. Nous quittons le domaine de l'histoire, qui, elle, se contente de la question *an est?* pour aborder le *quomodo est?* lequel est le propre du raisonnement. Que ceci soit bien entendu, et qu'on ne se permette plus de contester déloyalement nos « explications » et interprétations au nom de l'histoire. Il faut bonnement se l'avouer de part et d'autre ; en attendant que nous sachions au juste s'il y a *une* philosophie, nous allons nager en pleine philosophie. Puissions-nous ne pas piquer trop vite une tête dans le fameux naufrage où le modernisme voit déjà la pauvre raison humaine engloutie!

Le point précis du débat est donc de trouver la réponse qu'appelle cette question : « Pourquoi la vérité, s'il y en a une, ne luit-elle pas à tous les yeux? » En un si grave sujet nous avons presque scrupule de donner malgré nous à rire au lecteur. Nous ne pouvons pourtant pas faire autrement que raisonner en bonne logique et parler en bon français. Voici donc les deux solutions, la leur et la nôtre. A la susdite question fameuse

Le moderniste répond : « La vérité ne luit pas à tous les yeux parce qu'elle n'existe pas. »

Nous répondons : « La vérité ne luit pas à tous les yeux parce qu'il y a des yeux aveugles, ce qui explique assez bien pourquoi ils ne l'aperçoivent pas. »

Voyez comme les choses les plus profondes se

trouvent, bien mises au point, providentiellement les plus simples. Mais nous sommes avertis de ne pas triompher trop tôt. Achetons s'il le faut notre victoire par un labeur proportionné.

La vérité ne luit pas à tous les yeux. Est-ce nous qui inventons, qui alléguons ce fait historique? Non! C'est le modernisme qui le *pose* en antécédent de son argumentation pour en conclure à l'inexistence de la vérité. Prenons le fait comme il nous le donne, et pour être plus sûr de ne lui tendre aucun piège où il pourrait se laisser surprendre, rendons-lui le service de mettre en bonne forme son argument, sur ses trois pieds logiquement obligatoires, comme ceci :

Ce qui ne luit pas à tous les yeux n'existe pas ;
Or, la vérité ne luit pas à tous les yeux ;
Donc, la vérité n'existe pas.

Excellent syllogisme. Peuimportent les nuances d'expression. Au lieu de vérité mettez philosophie, certitude, doctrine, scolastique, bougie, lune ou soleil ; ce sera toujours très exactement la même chose, le même raisonnement, comportant la même critique.

Depuis quand, s'il vous plaît, une raison humaine quelconque, fût-elle moderniste, peut-elle se croire autorisée, de bonne foi, à tirer une conclusion de deux prémisses bien en règle, sans s'être donné la peine de les démontrer? Le modernisme ne va pas jusqu'à rompre toute relation avec le bon sens et la logique, sans doute?

Alors, nous le prions révérencieusement de prouver sa majeure, comme il pourra. Qu'il essaie au moins. Rien d'excessif dans notre exigence, n'est-il pas vrai ? Car enfin, si d'aventure la majeure était fausse ? et la mineure aussi? la conclusion serait du coup volatilisée.

A la place du moderniste, voici comment je prouverais cette majeure, puisqu'on la conteste. Pas besoin de forme. On sera très clair sans cela.

La vérité est, par définition, chose qui éclaire. L'esprit est, par définition, chose qui ne demande qu'à être éclairée. Mettez en présence la chose nécessairement éclairante et la chose nécessairement éclairable, se conçoit-il que celle-ci reste dans l'obscurité ? Si elle ne voit rien, c'est donc que la lumière n'est pas là? Pas d'autre hypothèse possible...

— Pardon ! Il y a une autre hypothèse possible : l'hypothèse d'un écran opaque intermédiaire, tout simplement. Avec cet écran la vision ne se fait pas, sans que pour cela la chose éclairante cesse d'éclairer tant qu'elle peut, sans que pour cela la chose éclairable cesse de demander, de son côté, la lumière tant qu'elle peut.

— De quel droit supposez-vous cet écran? nous dit le moderniste.

— A quoi nous répondons : Dites d'abord, puisque c'est vous qui attaquez, qui avez le devoir de prouver votre majeure, dites d'abord de quel droit vous le déclarez inexistant ?

Parce que l'œil ne voit rien ? C'est pétition de principe et tautologie pure, puisqu'il s'agit de savoir pourquoi il ne voit rien. Il y a à cela deux causes possibles : l'inexistence de la lumière et l'existence de l'écran. Où allez-vous chercher à priori que c'est l'une de ces deux causes qu'il faut admettre, et non pas l'autre ? C'est ici qu'on vous tient. Sortez du cercle si vous pouvez. Vous n'auriez qu'une porte, celle-ci ; affirmer l'impossibilité de l'écran, d'où nécessité de la claire vision pour tous. Et cette porte *vous l'avez fermée vous-même à l'avance* en déclarant irrecevable et nul *à priori* tout appel à autre chose qu'*au fait* pour *interpréter le fait* lui-même. Il n'y a rien à voir, dites-vous, parce qu'on ne voit rien, et l'on ne voit rien parce qu'il n'y a rien à voir. Position logique intenable, absurde, contradictoire.

Toute différente est la nôtre. Nous arrivons en face du fait avec une philosophie, un moyen d'interprétation qui est en dehors et au-dessus de lui.

La possibilité de l'écran est pour nous démontrée à l'avance, tout comme l'éclat objectif de la vérité et la faculté radicale qu'a notre intelligence de l'atteindre. Si le modernisme veut éviter le cercle vicieux auquel l'amènera fatalement toute tentative de preuve de sa majeure, il n'a qu'une chose à faire : abandonner son argument, et transporter la controverse sur un autre terrain, en contestant à priori pour toute intelligence humaine la possibilité d'arriver à aucune vérité, à aucune certitude quelconque.

Et c'est bien là la vraie question ; il n'y en a pas d'autre. S'ils la résolvent à la manière sceptique et agnostique, tout est dit ; et qu'ont-ils besoin encore de l'argument, aussi faux qu'inutile, tiré des variations historiques de l'intelligence dans la conception des systèmes de philosophie ? S'ils la résolvent, comme nous, à la manière traditionnelle et scolastique, tout est dit encore ; et par quoi sont-ils empêchés d'admettre comme nous des éclipses dans la pensée humaine, qui ne sont point des raisons suffisantes de conclure à l'inexistence du soleil de vérité qu'elles dérobent accidentellement à ses yeux ?

De ce fâcheux écran il est temps de parler, autrement que par métaphore, ne fût-ce que pour donner à réfléchir à ceux d'entre eux qui sont encore dans le doute, et leur permettre de se rallier franchement à notre solution. Le thème est fécond en développements d'ordre expérimental, aussi objectifs et concluants qu'on peut le souhaiter. Bornons-nous au rappel sommaire de ses chapitres les plus importants.

Deux sortes d'obstacles peuvent empêcher la lumière d'impressionner notre vision corporelle : les uns sont *internes*, c'est-à-dire défectuosités de l'organe visuel lui-même, les autres appartiennent au monde *externe* du dehors et gênent la vision en s'interposant entre la source lumineuse et notre œil parfaitement sain. C'est l'ensemble de

ces deux catégories d'*impedimenta* que nous avons provisoirement désigné d'un seul mot générique et vague, quand nous avons parlé d'*écran*.

Il en est de la vision intellectuelle comme de l'autre. Depuis la cécité absolue jusqu'aux plus légères affections susceptibles de troubler l'exercice normal de la faculté de penser, l'expérience nous oblige à constater qu'il existe une longue série de maladies de l'esprit, nous voulons dire d'indispositions subjectives, qui sont autant d'écrans que la lumière de la vérité a plus ou moins de peine à traverser pour arriver jusqu'à nous.

L'être humain n'est pas qu'une intelligence; il est aussi une volonté, une passion, un instinct, une sensibilité, un corps enfin. Inexact comme définition, le mot de Bonald reste au fond assez juste : « L'homme est une intelligence servie par des organes », et servie de telle façon qu'elle n'entre en relation avec la vérité objective du dehors que par l'intermédiaire obligatoire du « service » des sens. Quand le « service » est bien fait, tout est en ordre; la pensée atteint normalement le vrai intelligible, qui est son propre aliment.

Par raison inverse, elle reçoit fatalement le contre-coup des irrégularités du « service. » Et il s'en commet ! ! Chacun sait cela. La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, l'instinct, la mémoire, l'imagination, la passion (amour, haine, désir, aversion, volupté, tristesse, espérance, désespoir, audace, peur, colère), etc., sont autant de « fenêtres » par où, de façon ou d'autre, l'esprit reçoit la lumière du monde intelligible qui l'entoure, mais aussi, forcément, autant de sources d'erreur possibles, suivant que la coloration subjective des carreaux arrête ou modifie la transmission de la lumière blanche dans sa limpidité originelle.

A tout cela il faut ajouter l'écran, parfois plus opaque encore, des obstacles d'ordre externe dont l'action a vite fait de transformer un sujet sain en malade au point de vue de la formation de ses jugements, d'autant mieux que, à y regarder de près, ces ennemis du dehors ne sont redoutables qu'en raison des complicités qu'ils trouvent toujours chez les serviteurs infidèles chargés de la garde et de la bonne administration de la place, sans parler du climat, des affaires, du labeur gagne-pain, de la fortune et de la pauvreté, des coutumes, de la vitesse acquise des traditions, en un mot, des mille facteurs sociaux de la vie morale, économique et matérielle. Qui ne sait la puissance des influences sociales intellectuelles proprement dites sur la pensée, des influences de l'exemple, de l'autorité, du fait accompli, du milieu moral ambiant, de la vanité surtout et du respect humain, etc., etc. ?

Deux hommes parlent le plus indifféremment du monde. L'un dit à l'autre :

— Que pensez-vous de l'affaire du Maroc ?

— Moi ? pas grand'chose de bon.

— Et moi je crois que cela finira bien.

— Vous n'êtes pas plus fort que d'autres...

— Qu'en savez-vous?

— Et vous ?

— Moi, j'ai réfléchi...

— Et moi donc !

— Vous n'y entendez rien.

— Et vous non plus !...

Les arguments pleuvent comme grêle ; les contradictions se choquent vives, âpres, irritées, méchantes à l'occasion. Au bout d'un quart d'heure voilà deux hommes brouillés. Chacun est persuadé que l'autre est dans l'erreur, « qu'il n'y entend rien ». Ils ont des *certitudes* s'il vous plaît, sur un sujet qui leur échappe, sur lequel aucun d'eux à part soi, devant sa conscience, n'aurait voulu, une heure auparavant, se permettre même le luxe d'une simple opinion. La vanité a fait ce miracle. Elle en fait bien d'autres, et de plus fâcheux. Et notez que ni l'un ni l'autre ne *voudra* désormais démordre de la thèse où il s'est si sottement engagé. A moins d'être un vertueux qui sait s'humilier, il restera certain, en pleine incertitude, par orgueil tout simplement.

Oh ! la curieuse histoire que celle de la genèse des systèmes, et de la transformation des opinions en certitudes ! La curieuse histoire que celle des gens qui, tous les jours, sous nos yeux, déraisonnent sans raisonner, ou raisonnent autrement que par la raison ! C'est le cas de rappeler le mot de Pascal, qui en résume tant d'autres : Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, et quand le cœur se mêle de raisonner, ce qui n'est pas son affaire, à l'insu de la raison, on sait où cela mène et de quelle épaisseur peut être l'écran « cardiaque » qui cache à l'intelligence l'éclat de la vérité objective !

Est-ce que tout cela, qui est de la vie courante, tangible, ne vaut pas la peine d'être pris en considération avant de conclure des aberrations de l'esprit humain à l'inexistence de la vérité sur la terre ?

— Brave ancien Moraliste, vous faites fausse route ! Ces maladies de la sensibilité et de l'esprit, nous les connaissons et les admettons très bien. Qui peut les nier? C'est l'évidence même. Mais vous nous prêtez une sottise tout à fait gratuite, quand vous nous accusez d'en conclure l'inexistence de la vérité. Ce n'est pas cela du tout ! La vérité existe-t-elle ou n'existe-t-elle pas ? Là-dessus nous ne disons rien, ni oui, ni non. Supposons qu'elle existe, puisque ça vous fait tant plaisir, et que la chandelle est allumée, comme vous le dites. Mais voilà ! Nos yeux sont si malades, et il y a tant de brouillard dans l'atmosphère que nous n'y voyons goutte quand même. Nous ne disons point : la vérité est *inexistante;* nous disons seulement qu'elle est *invisible* pour nous, que notre intelligence se montre radicalement incapable de la voir. Et de cette thèse, qui est bien la nôtre, nous ne voulons d'autre preuve que celle-là

même qui vient d'échapper en un résumé magistral, quoique raccourci, à votre bonne plume naïve. Avouez qu'il n'est plus besoin d'invoquer le témoignage de l'histoire, des palinodies et ruines philosophiques du passé, quand on a affaire à un homme qui vous démontre avec tant d'entrain les impossibilités pratiques de la besogne cyclopéenne qu'est la recherche de la vérité. Etes-vous au point cette fois ?

— Tout à fait ! et je crois bien qu'avec un peu de bonne volonté vous m'accorderiez sans peine que je n'ai pas cessé d'y être. Voyons cela.

Une querelle de mots à vider d'abord, puis une fausseté à corriger.

Vous ne dites pas que la vérité est *inexistante*, mais seulement qu'elle est *invisible*. Qu'est-ce qu'une lumière invisible, sinon une lumière pratiquement inexistante ? On est athée en niant l'existence de Dieu ; on l'est aussi quand on nie la possibilité d'arriver, non seulement à la démontrer, mais simplement à la connaître, à en avoir même l'idée. J'ai donc eu raison de mettre dans votre argument l'inexistence objective de la vérité intelligible comme formule pratique de votre pensée et conclusion du scandale que vous cause, dites-vous, l'histoire de la philosophie.

Serré de près dans les pinces de la logique, vous vous faites plus modeste maintenant, vous voulez bien convenir qu'après tout les besoins de votre thèse n'exigent pas la négation de la lumière et qu'il vous suffit que l'écran, l'obstacle, interne ou externe, qui nous en sépare, soit assez épais pour la cacher totalement à nos yeux. Très bien ! Nous allons vous suivre sur ce nouveau terrain de bataille, où nous sommes les premiers à vous appeler : les maladies de l'esprit et leur influence pernicieuse dans la recherche de la vérité. Mais qu'il soit bien constaté que vous abandonnez le premier votre fausse position du début, votre négation ferme de l'existence d'une vérité objective, comme conséquence de l'histoire des variations de la pensée en matière de philosophie.

Du reste, vous ai-je tant que cela fait dire ce que vous ne pensez point ? Toutes vos *précautions* et *timidités de langage* dissimulent insuffisamment la conclusion ferme qui occupe en réalité votre esprit, parfaitement fixé sur la non-existence objective d'une vérité intelligible, perceptible comme objet normal de la raison.

La preuve que vous prenez bien nettement parti dans la question et que la solution négative du problème est bien chez vous une persuasion rationnelle théorique, et non point seulement pratique, bien arrêtée, c'est que d'abord les plus sincères et hardis d'entre vous ne se gênent plus pour en faire l'aveu. Cherchent-ils simplement à guérir les indispositions subjectives, à tourner les obstacles, à écarter l'écran ? Non ! Chimère que tout cela, lumière et écran interposé ! Il n'y a rien à voir. Et la vérité est si bien considérée comme inexistante dans la sphère de la pensée, qu'on la cherche maintenant dans le monde de l'action ; on la tient si bien pour morte dans l'esprit ou incapable d'y vivre, qu'on la ressuscite et qu'on lui ménage un milieu plus habitable pour elle dans le cercle de la vie opérante : c'est toute la nouvelle *philosophie de l'action*.

Notre analyse était donc exacte quand nous disions que l'argument des modernistes, tiré du scandale de l'histoire, porte, au moins chez les plus avisés et subtils d'entre eux, jusqu'aux racines objectives de la vérité, qu'il nie et supprime. C'était une position à leur enlever. Voilà qui est fait. Que ceux qui se tenaient prudemment dehors nous pardonnent de leur avoir fait attendre leur tour ; nous y sommes cette fois. Quant aux autres, ils n'ont plus qu'à déloger.

Eh oui ! Nous convenons très bien des difficultés que rencontre l'esprit humain dans son pénible voyage vers la vérité. Ce thème nous est familier, à nous autres, et, sans l'exagérer, il ne nous déplaît pas de l'agrémenter très loyalement de toutes les variations expérimentales qu'impose à nos constatations l'histoire lamentable de la vie intellectuelle de l'humanité depuis ses origines, après la « pomme » toutefois, jusqu'à nos jours, jusqu'à son futur dernier jour d'existence sur la terre. Ceci régale le modernisme. Pensez donc ! Nous faisons son œuvre, nous fortifions sa thèse, nous trempons de nos propres mains l'arme avec laquelle il se tient pour assuré de victorieusement nous combattre !

Mettons, dit-il, qu'il y ait un soleil en pleine incandescence au firmament de la pensée. La belle affaire, et comme nous sommes bien avancés, si un écran, si tant d'écrans, des éclipses aussi épaisses que successives, nous laissent toujours dans l'obscurité de la nuit profonde, ou tout au plus peut-être dans la pénombre d'un crépuscule sempiternel ! Tous les inventeurs de systèmes philosophiques sont des aveugles, des borgnes, des tarés, des mal équilibrés, des infirmes enfin ; c'est entendu ! Mais le nombre en est infini et l'on ne voit pas, dans cette foule de détraqués, pourquoi il y en aurait de bien portants, ni à quel signe on pourrait les distinguer des autres. La vérité existe, mais elle est inabordable. Elle éclaire, mais on ne peut pas la voir. Elle échauffe, mais on gèle quand même. C'est donc tout comme si elle n'existait pas. Il y a des philosophies, des systèmes, des rêves creux... il n'y a pas de philosophie. Trop d'écrans, voyez-vous, trop d'écrans, et tous d'une épaisseur désespérante ! Trop de maladies des sens et de l'esprit !

— Il y en a beaucoup en effet, mais quelle logique vous fait conclure que tous les hommes en sont également affectés ? La description minutieuse, vraie — *in sensu diviso* — des maladies innombrables que relatent les livres de médecine empêche-t-elle qu'il y ait des gens à se bien porter ? Cliniciens sincères, nous montrons par où la connaissance humaine peut avoir à souffrir, et il est vrai que c'est par beaucoup d'endroits ; mais comme nous

n'avons rencontré toutes ces infirmités ni réunies dans le même homme, ni accusées avec le même caractère d'intensité, ni répandues à la fois chez tous les individus de l'espèce humaine, nos écrans ne sont en définitive qu'un catalogue abstrait de cas pathologiques. De quel droit nous prêterez-vous la ridicule pensée d'en infecter, comme de pesteuse contagion universelle, l'humanité tout entière ?

La philosophie comprend deux sortes de thèses ou doctrines : 1° les *thèses primaires,* substantielles, très rapprochées des principes nutritifs fondamentaux de la raison, thèses fortes, dirions-nous, au double point de vue de la formation des plus nécessaires jugements de l'esprit et de l'essentielle orientation morale de la vie humaine vers sa fin dernière ; 2° les *thèses secondaires,* qui ne sont pas moins vraies ni certaines que les autres, après enquête démonstrative, mais que cependant, à cause du chemin qu'il lui faut parcourir pour y arriver, la raison n'atteint ni rapidement, ni facilement, ni avec autant de pratique sécurité que les précédentes. Cette division est claire dans ses grandes lignes. Cela suffit.

Les thèses primaires de la conscience et de la loi naturelle n'ont jamais été complètement ignorées de la masse humaine en aucun temps. Leur luminosité intense a pu généralement traverser des obstacles très épais. Le paganisme philosophique a toujours gardé sous sa chair corrompue l'ossature, très diminuée parfois, solide encore, des premiers indestructibles principes du raisonnement et de la morale. En tout cas, c'est un fait acquis à l'histoire que la *chaîne traditionnelle judéo-chrétienne,* cette grande artère où s'est conservée toujours l'eau pure des thèses fortes. S'il y a eu des aveugles, des borgnes, il y a donc eu aussi des voyants, et l'objection est ruinée, qui voudrait conclure de la partie au tout, du mal des individus à la maladie totale de l'espèce.

Les thèses que nous disons secondaires ou plus faibles, par convention artificielle de langage et au sens précisé ci-dessus, se retrouvent en bon nombre dans le courant de la philosophie traditionnelle. Par contre, leur lumière atténuée ne parvient plus autant à l'intelligence païenne. C'est alors que la raison livrée à ses seules forces en terrain moins sûr, c'est alors que l'homme raisonnant, insuffisamment protégé contre les défectuosités sociales ou privées de sa sensibilité et de sa raison, privé de suffisante lumière directrice, s'est abandonné aux caprices de sa fantaisie subjective pour s'égarer dans le dédale des hypothèses et constructions métaphysiques en l'air qui scandalisent si fort le modernisme.

— C'est donc, dit-il, bien peu de chose que le patrimoine sacré de la vérité, échappé d'après vous au naufrage des aberrations sans nombre de la raison? Quelques grosses propositions du genre fort; rien des autres ! C'est vraiment peu et voilà sur le compte de la sage Providence du Créateur un autre scandale qui, en vérité, accuse trop sa méchante insouciance et la faiblesse radicale de notre esprit. Le modernisme veut avoir une idée plus honorable de la Providence créatrice et de l'aptitude innée de la nature humaine à atteindre un idéal de vie un peu moins chaotique, un peu plus digne de Dieu et de la plus parfaite de ses œuvres.

— C'est peu de chose, il est vrai. Mais c'est ainsi ! C'est beaucoup, c'est tout, pour ceux qui ont vécu dans le mouvement de la chaîne philosophique traditionnelle, riche celle-là, ainsi que nous l'avons dit et prouvé, de vérités et de certitudes aussi nombreuses qu'immuables et universelles dans leur solide uniformité.

Mais enfin il reste que c'est peu pour le monde païen. Oui, très peu ! Mais c'est ainsi ! Quant au blasphème qu'on adresse là-dessus à la sage Providence de Dieu, voici la réponse qu'il appelle, et l'exécution de justice qu'il mérite. La multiplicité et la profondeur des aberrations philosophiques (le nombre et l'épaisseur des écrans) ont *deux* causes où nous, catholiques, hommes de foi révélée et de solide naturelle philosophie, nous voyons très clair.

Par quelle contradiction, des gens qui n'ont jamais assez prôné les droits sacro-saints de l'autonomie de la pensée, osent-ils bien se plaindre de ce que Dieu n'a pas poussé assez loin son éducation forcée à priori, par la voie miraculeuse de sa toute-puissance, autoritaire, obligatoire, hétéronome ? Aimeraient-ils, par hasard, qu'il eût imposé à l'humanité un catéchisme complet, *ne varietur,* un ensemble mathématique intangible de vérités qui nous obligeât à penser par lui, comme lui, en lui, et nous exemptât de penser par nous-mêmes ? Un pareil monde aurait sa beauté géométrique, dans l'ordonnance impeccable, fatale et froide de ses lignes. Dans un pareil monde il n'y aurait place ni pour les spontanéités autonomes de l'esprit, ni pour la liberté, ni sans doute pour aucune sorte de fantaisie moderniste.

Dieu a laissé l'homme à ses conseils. Il a abandonné le monde à ses disputes ; il l'en a fait roi, donc maître, et non esclave ; il l'en a fait l'inquisiteur, l'ordonnateur, le travailleur indépendant, donc le patron, et non le salarié. Il l'y a créé libre ; donc avec le minimum de contraintes, même intellectuelles, compatible avec le plein exercice responsable et méritoire de son libre arbitre. Il n'a voulu ni lui infuser la science toute faite et parfaite, ni le laisser dépourvu des moyens essentiels d'y arriver. Il a pris le milieu, en donnant à son intelligence ces deux boussoles divinement réglées : 1° chez elle, l'instinct des premiers principes intuitifs de la raison, 2° du côté du monde externe, la base inébranlable de ses certitudes dans l'irrésistible attrait de l'évidence objective.

C'est tout, et c'était assez, et c'était merveilleux, de sagesse pour Dieu, de dignité pour l'homme libre. Où est en tout cela la cruauté méchante du Créateur ? Où voit-on l'indigence paralytique de la pauvre créature qui aurait à subir à la fois l'obli-

gation et l'impossibilité de voir la lumière de la vérité ? Ce blasphème serait la plus plate des sottises, s'il n'était le plus sot des orgueils, ainsi qu'il nous reste à le démontrer.

Les mystères de la divine Providence sont pour nous impénétrables. La raison sagement conduite peut se permettre seulement d'en esquisser quelque explication plausible et reposante, sans prétendre ni viser juste toujours, ni aller jamais jusqu'au fond. Plausible, l'explication que nous venons de présenter, l'est assurément, et, en tout cas, ce n'est pas le modernisme, sans doute, qui refusera de la trouver à son goût, quand nous nous faisons, contre lui-même, les défenseurs de son culte de prédilection pour la double « autonomie » de la pensée et du libre arbitre.

Mais, ce n'est là, il faut en convenir, qu'une explication de surface, une hypothèse, en somme, assez fragile et, comme disent les théologiens, tout au plus une simple raison de convenance. Nous sommes les premiers à la tenir pour insuffisante. Que Dieu ait laissé très largement ouvert à l'homme le champ libre de ses investigations intellectuelles, ceci, du côté de Dieu, est bien ; mais ceci n'explique pas chez l'homme l'insuccès perpétuel de son labeur, l'impossibilité pratique où il se trouve d'utiliser comme il faut les instruments que le Créateur a libéralement mis à sa disposition pour la recherche de la vérité. Il faut autre chose.

Il faut autre chose, c'est vrai ! Parlons donc un peu de la seconde cause de nos difficultés d'arriver au vrai : le *péché originel*.

Voilà le gros mot lâché ! Voilà le grand et profond scandale, l'unique scandale peut-être, au fond, de la pensée contemporaine, de la pensée antichrétienne et naturaliste de tous les âges.

Une chose m'a toujours étonné dans notre manière d'apologétiquer avec les ennemis de la foi : c'est la naïveté avec laquelle nous nous laissons, nous catholiques, entraîner sur le terrain de controverse soigneusement choisi par nos adversaires, sur un terrain où nous devons être fatalement battus, ayant sottement déposé nos armes, nos meilleures armes, avant d'y entrer. L'incrédulité veut une explication normale de l'histoire intellectuelle et morale de l'humanité, *sans le péché originel*. Et nous disons, simples que nous sommes : Très bien ! qu'à cela ne tienne ; laissons de côté cette affaire du péché originel, n'en parlons pas ; supposons qu'il n'existe pas, et discutons avec vous de l'évolution des maux et remèdes de la vie humaine sur la terre.

Nous sommes pris au piège. Dès l'instant où nous avons accordé l'hypothèse, pour l'homme ici-bas, d'un idéal de vie purement naturelle, il nous faut bien en chercher les moyens de réalisation, purement naturels toujours, et une heure arrive fatalement où les conséquences naturalistes de cette philosophie heurtent de front les dogmes de la foi révélée qui, elle, nie radicalement, à la base, la réalité historique de cette utopie. Ayant exclu le péché originel des prémisses, nous ne savons plus par où le faire rentrer dans la conclusion.

C'est le malheur qui arrive au modernisme, et je crains bien qu'on ne soit amené à en dire autant, un jour ou l'autre, de toutes les utopies analogues, de l'utopie démocratique à outrance [1], par exemple, qui, inconsciemment peut-être, portent cachée dans leur flanc, tout au fond et à l'arrière-plan de leurs séduisantes théories, cette persuasion secrète que l'homme, le peuple, en fait, est *bon par nature ;* qu'on a gâté, par trop de remèdes malencontreux, trop de coercitions, trop de directions autoritaires, trop de procédés hétéronomes enfin, sa bonne santé originelle, et que, pour la lui rendre, il ne reste plus qu'à l'en débarrasser en lui restituant la pleine autonomie des évolutions de sa nature, seule et suffisante mesure de l'idéal de perfection naturelle qu'il a le droit d'ambitionner et d'atteindre par ses propres moyens.

Ce point est très délicat. Ne craignons pas d'y accumuler la précision et la lumière.

Quand la question se pose formellement sur le fait initial du péché originel, qu'on discute pour ou contre, c'est très régulier. Cette controverse a sa raison d'être et sa place à part dans l'apologé-

[1] La rédaction de l'*Ami*, en réponse à la question d'un abonné à propos du *Sillon*, a imprimé (couv. jaunes de 1907, p. 234) une courte note dont je suis l'auteur, où je voulais simplement donner ma pensée au vénéré Directeur, mais que je ne supposais pas destinée à la publicité. De cette note, je n'ai rien à retirer. Tout au plus l'aurais-je faite plus précise dans ses réserves au point de vue doctrinal, si j'avais su qu'elle dût être imprimée. Qu'on me permette, puisque l'occasion s'en présente, de la compléter quelque peu, en attendant mieux sur ce point-là.

Je chagrinerais sans doute beaucoup ces braves enfants de l'Eglise que sont les Sillonnistes, si je les accusais de nier le péché originel, ou même seulement d'admettre, comme article de leur doctrine, l'erreur qui est la base de toute la philosophie sociale de Jean-Jacques et de la Révolution française. Nulle part je n'ai vu formulée chez eux la thèse de la bonté originelle de la nature par opposition au fait et aux conséquences ultérieures de la chute Adamique telles que la révélation les impose à la foi chrétienne.

Qu'ils me permettent cependant de les inviter, en toute loyale et confraternelle charité, à réfléchir sur les motifs qu'ils ont de se montrer si confiants dans la bonté native du peuple. Pour généreux qu'il soit, ce sentiment peut être exagéré et présenter, dogmatiquement, quelque danger. Je ne dis point, Dieu m'en garde ! que l'attitude opposée, de la méfiance absolue, soit exempte de critique, comme si le fond de la nature humaine était radicalement vicié, infecté sur toute la ligne, voué au péché, ce qui serait, par réaction antipélagienne, tomber dans l'erreur calviniste. Mais, s'il est vrai que la vérité est au milieu, que la nature n'est ni si bonne ni si mauvaise que l'ont imaginé les deux utopies extrêmes, également réprouvées par l'Eglise, il y a donc une sage réserve à mettre dans les enthousiasmes démocratiques, comme dans les autres, réserve pratique dont l'absence sur le terrain de l'action donnerait à supposer que la réserve doctrinale correspondante fait par ailleurs défaut dans le domaine de l'esprit. C'est une pensée qu'il me paraît opportun, dans l'intérêt même de leur œuvre, de suggérer à la méditation des amis du *Sillon*, de ceux d'entre eux au moins qui, ayant l'honneur d'en inspirer et diriger le mouvement, ont aussi par là-même le devoir et la responsabilité d'en peser par avance, dans leur très chrétienne intelligence, toutes les raisons doctrinales nécessaires et suffisantes à sa justification.

tique. Mais une fois le péché d'origine admis comme réalité aux sources de notre histoire, il n'est plus permis d'en faire abstraction et de philosopher sur les évolutions de la vie humaine comme s'il n'existait pas. Que dirait-on d'un physicien qui prétendrait, avec un contradicteur, discuter sur la mécanique céleste, la balistique des armes à feu ou la théorie du pendule en faisant abstraction des lois de la gravitation, et du théorème de la chute des corps ? Il y a une loi de la chute de l'humanité à son origine, une loi de trouble dans les sens, de débilité dans la recherche du vrai et l'amour du bien, une loi qu'on admet ou qu'on rejette suivant qu'on est catholique ou qu'on ne l'est pas, mais une loi dont aucun croyant ne peut sans sophisme faire abstraction, sous peine de vicier dans son principe l'interprétation vraie de toute l'histoire de l'humanité.

Quand saint Thomas dans son immortelle *Summa contra Gentiles* explique les raisons providentielles qui ont rendu nécessaire la révélation surnaturelle, comme antidote aux conséquences du péché originel, il montre magistralement — et c'est aussi de la simple constatation positive d'ordre naturel — que sans ce secours les vérités naturelles dont il importe que s'alimentent l'esprit et le cœur de l'homme n'auraient été connues que « *a paucis, post longum tempus, cum multis erroribus,* » par un petit nombre de privilégiés intellectuels, au bout d'un long effort de travail, et mélangées d'erreurs nombreuses [1]. Equilibre rompu dans l'harmonie des sens avec la raison, ferments de révolte de la concupiscence contre la règle des mœurs, autonomie désordonnée des passions, exercice pénible, embarrassé, de la vision intellectuelle, abus du libre arbitre, l'orgueil infiltré au plus profond de l'être humain, orgueil de la chair et orgueil de l'esprit : voilà les obstacles, les *écrans* qu'a accumulés le péché originel sur la route de l'homme en quête des chemins vrais et bons par où il doit conduire sa destinée à la fin dernière.

Ces obstacles, Dieu nous offre, dans le complément surnaturel de son œuvre (vérité pour la pensée, force pour l'action), les moyens de les éviter, de les surmonter. A sa première parole créatrice il a ajouté la parole de son Verbe Rédempteur. A côté du mal, il a mis le remède, le remède réparateur de la foi et de la grâce.

Mais voilà ! L'on ne veut pas du remède ; on le nie. Et comme le désordre, lui, n'est pas niable, pour s'éviter l'humiliation d'en chercher l'antidote — hétéronome ! — là où il est, on préfère nier qu'il soit mal, et voir dans la nature déchue une bonne nature simplement calomniée, dont les flancs doivent recéler des trésors de perfections intellectuelles et morales insoupçonnés. Si l'arbre a porté de mauvais fruits, c'est qu'on l'a mal taillé, qu'on a trop comprimé sa sève. Laissons-le enfin à ses énergies propres. Place désormais à ses droits méconnus, à son droit fondamental et intangible d'évoluer spontanément dans sa ligne suivant l'orientation naturelle que réclament les bonnes exigences innées de son essentielle constitution.

Nous voici donc en pleine et irréductible contradiction. Pour le moderniste, si nos yeux voient mal, ce n'est pas qu'ils soient malades ou empêchés par les conséquences du péché originel, c'est parce qu'il n'y a rien à voir ; et si la nature humaine, tenue pratiquement pour exempte de la tare originelle, n'a pas réussi jusqu'à présent, dans l'exercice de ses facultés normales et saines, à découvrir la vérité, c'est tout simplement parce qu'elle l'a cherchée là où elle n'est pas, dans l'ordre de la pensée, au lieu de la demander à l'ordre de l'action. C'est tout le point de départ et la raison d'être de la philosophie nouvelle dite *philosophie de l'action,* dont nous aurons à nous occuper prochainement.

L'utopie de la bonté originelle de la nature nous a valu déjà le *Contrat social* et la *Révolution.* Elle nous a valu aussi, en face de la science et du progrès matériel de la vie, la fausse position apologétique où les rationalistes et naturalistes contemporains, successeurs de J.-J. Rousseau, nous ont attirés et enfermés. Voilà qu'elle nous vaut maintenant le modernisme, expédient mis à la mode pour sortir, dit-on, honorablement de l'impasse fameuse !

Etant catholiques, nous sommes de ceux qui, pour n'avoir pas à en sortir, préfèrent n'y pas entrer et n'acceptent pas d'expliquer l'histoire des divagations de la vie humaine, de ses fantaisies et contradictions philosophiques, sans le péché originel, ce qui serait, de propos délibéré, renier leur foi autant que mutiler l'histoire.

Finissons là. Un souvenir personnel, maintenant, à l'adresse de ceux qui seraient tentés de trouver cet article un peu long. J'aurais pu l'abréger ; c'est à dessein que je m'en suis gardé, et voici pourquoi. Quand j'étais professeur de philosophie, j'ai toujours remarqué l'impression primesautière et profonde produite sur les élèves, sur les meilleurs et les mieux disposés, par le lamentable spectacle historique des contradictions où s'est embarrassée, en mille systèmes, aussi divers qu'opposés, la pauvre raison humaine. C'est au hasard d'une lecture, en conversation, sur ma propre initiative — car je ne manquais jamais de la proposer en critériologie, — qu'ils rencontraient l'objection célèbre, et s'en laissaient émouvoir outre mesure. J'ai remarqué encore que, si la réponse n'est pas bien difficile à faire entendre, il importe de l'enfoncer solidement quand on veut qu'elle pénètre, et de lui donner un relief accentué, en proportion avec l'influence très sérieuse qu'elle exerce même sur les bons esprits. Mes élèves la comprenaient à la fin, et très bien ; ils m'avouaient, cependant, qu'ils avaient dû y réfléchir assez longtemps pour se débarrasser de la fâcheuse impression première

[1] S. THOM., *Contra Gent.*, lib. I, c. 4.

produite par l'argument qu'exploitent très habilement aujourd'hui les inventeurs de la philosophie de l'action.

Soyez bien assuré que les modernistes sont tous, ou à peu près, partis de cette impression-là. Pour s'en dégager, la doctrine d'une philosophie et d'une théologie sûres leur a fait défaut. J'ai pensé leur rendre bon service, comme jadis à mes élèves, en la leur présentant de manière aussi ample et satisfaisante que je l'ai pu. L'Eglise les invite à réfléchir. S'ils l'aiment encore, ils réfléchiront et tiendront à honneur de revenir à son avis, à sa philosophie qui est *la philosophie*, à sa foi qui est l'unique sauvegarde de la raison contre ses propres égarements.

L'idéal du type humain est dans la synthèse harmonique de la nature et du surnaturel, de la raison et de la foi, du libre arbitre et de la grâce. Qui sort de là perd la foi et N'EST PLUS CATHOLIQUE.

Il y a deux manières de ruiner la divine synthèse voulue par Dieu Créateur et Rédempteur dans le composé humain : la manière directe, qui anéantit l'un des deux termes, qui supprime tout net le surnaturel; et la manière indirecte qui l'atténue, le diminue, le rapetisse au niveau de la nature, au point de l'y absorber finalement. Le modernisme pratique l'une ou l'autre suivant les tempéraments qu'il inspire. L'une vaut l'autre : la distinction est simple affaire de nuances, que l'impitoyable logique se charge de fondre finalement dans l'hérésie fondamentale du rationalisme protestant, naturaliste, agnostique ou sceptique.

(A suivre).

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — 1° Un buraliste vend plusieurs numéros d'un journal hebdomadaire très mauvais. Ce n'est pas pour faire du bénéfice, mais par crainte de perdre sa place. Il cherche autant qu'il le peut à les vendre en cachette, et ne livre ouvertement que quelques n[os] d'un autre journal indifférent.

Peut-on l'absoudre sans l'obliger à cesser cette vente, étant donné :

a) Que la paroisse est très chrétienne, qu'il s'y lit très peu de mauvais journaux, et que lui cessant, il est très probable que personne n'oserait prendre le dépôt du journal en question ;

b) Que le buraliste ne tient son bureau de tabac qu'en location, et par conséquent n'a pas affaire directement au Gouvernement ;

c) Qu'on commence à savoir qu'il vend ce journal et qu'il est à craindre que les lecteurs ne se multiplient?

Cependant si réellement le buraliste perdait sa place, on pourrait peut-être craindre que son successeur ne fît une propagande ouverte pour la mauvaise presse.

2° Nous avons dans notre canton un comité républicain travaillant très activement à déchristianiser les paroisses, quoique d'une façon dissimulée dans la plupart. Il cherche à faire partout des adhérents et enrôle plus ou moins par force, par menaces ou promesses, les employés de l'Etat. — Peut-on absoudre ces employés et le buraliste sus-désigné s'ils en font partie, étant donné qu'il y a pour eux danger de perversion ?

R. — Ad I. Nous avons d'abord à faire ici comme un plaidoyer dans lequel il nous faudra peser le pour et le contre avant de nous prononcer.

I. Voici d'abord ce qu'il y a *contre* le buraliste. 1° Coopération habituelle, que les moralistes appellent prochaine, et avec les auteurs, rédacteurs, imprimeurs et propagateurs d'un journal très mauvais, et avec ceux qui veulent l'acheter et lire pour leur propre perdition ; ce qui ne peut être permis ou plutôt toléré que pour des raisons tout à fait graves. — 3° Scandale donné dans une paroisse très chrétienne, où il se lit très peu de mauvais journaux, et où, malgré les précautions qu'il prend, on commence à savoir qu'il vend ce mauvais journal, ce qui donne à craindre avec beaucoup de vraisemblance que les lecteurs de ce journal impie ne se multiplient ; ce qui est plus grave encore. — 2° Entretien d'un mal qui n'existerait très probablement pas sans lui, puisque, lui cessant, il est très probable que personne n'oserait prendre le dépôt du journal en question. Or tous les auteurs sont unanimes à dire que, quand le mal et le scandale viennent d'une seule personne, sans laquelle ils n'existeraient très probablement pas, elle est bien plus coupable et qu'il faut exiger d'elle impérieusement qu'elle y mette fin.

II. Voici maintenant ce qui milite en sa faveur. 1° Le vendeur tient ce journal en cachette et ne le livre qu'à ceux qui le demandent expressément. S'il ne s'agissait que de personnes qui peuvent avoir droit de le lire, et à qui il ne peut faire aucun mal, ou au moins dont on puisse soupçonner qu'elles le demandent avec bonne intention, il n'y aurait rien à dire. Mais il semble certain au contraire qu'il s'agit de personnes à qui il fera du mal, et qui chercheront elles-mêmes à propager le mal, grâce à ce journal; et malgré les précautions qu'il prend, on commence à savoir qu'il vend ce journal. Cette raison n'a donc pas une grande force. — 2° Ce vendeur est un buraliste qui craint de perdre sa place, s'il ne voulait plus vendre ce journal. Mais quand même il la perdrait, tout ne serait pas perdu pour lui, car il pourrait encore continuer son autre commerce d'épicerie par exemple, y ajouter même autre chose pour faire à peu près l'équivalent; et d'ailleurs Noldin lui répond, n° 125 : « Damnum licet grave nequit esse causa sufficiens permittendi multorum ruinam spiritualem quæ inde sequeretur. » « Possent tamen, ajoute Clément Marc, in isto commercio perstare, quamdiu gravissima necessitate premuntur, puta ne mendicare cogantur. » Mais certes notre buraliste est loin d'en être là, et cette seconde raison est d'autant moins bonne pour lui, qu'il ne tient le

bureau de tabac qu'en location et par conséquent n'a pas affaire directement au Gouvernement; donc il n'a guère à craindre pour cela de perdre sa place. D'ailleurs il n'a qu'à répondre à ceux qui lui demandent ce journal : « J'ai cessé de le recevoir, il y en a trop peu qui me le demandent, je n'y gagnais rien ; si vous le voulez, vous n'avez qu'à vous y abonner, c'est votre affaire. » — 3° Si réellement le buraliste perdait sa place, on pourrait peut-être craindre que son successeur ne fît une propagande ouverte pour la mauvaise presse. Quelquefois en effet il est permis de coopérer matériellement à certain mal pour en empêcher un plus grand. Mais ici le mal auquel il coopère est absolument certain, et le mal qu'on craint est à peine légèrement probable, puisqu'il n'est guère probable qu'en cessant d'y coopérer il perdra sa place pour cela seul, et même s'il la perdait il est loin d'être sûr que son successeur ferait une propagande ouverte pour la mauvaise presse. On ne peut même pas dire que c'est *positivement* probable. En tout cas, si cela arrivait, il n'en serait aucunement responsable puisqu'il n'aurait fait que son devoir; si au contraire il y a tant de mal en France, c'est surtout parce que les honnêtes gens n'ont pour la plupart aucune énergie, qu'ils ont peur en quelque sorte de leur ombre et qu'ils cèdent à toutes les injonctions des mauvais qui, eux, ne reculent devant rien pour arriver à leur but néfaste ; comment alors le mal ne ferait-il pas d'immenses progrès ?

III. Donc, en comparant ce qui milite en faveur du buraliste et ce qui milite contre, nous trouvons que les raisons *contre* l'emportent grandement ; par conséquent le buraliste ne peut pas en conscience continuer la vente du mauvais journal, et son confesseur doit faire tout ce qui lui sera possible pour l'en détourner.

Il ne faudrait cependant pas conclure de là que si ce buraliste ne veut pas se soumettre entièrement aux volontés du prêtre à ce sujet, celui-ci doit lui refuser impitoyablement l'absolution et la communion pascale ; ce serait aller trop loin. Assurément, si le pénitent manque évidemment de contrition et de bon propos relativement à certains péchés qu'il sait être graves et qu'il ne veut pas éviter quoiqu'il s'y sente gravement obligé, il ne peut être absous. Mais tout en insistant beaucoup sur la contrition et le bon propos, le confesseur, à moins qu'il ne soit interrogé spécialement là-dessus, ou qu'il soit à peu près sûr de son pénitent, ne doit pas lui dire que telle ou telle chose est péché mortel, et lui enlever ainsi toute bonne foi ; il doit au contraire ménager prudemment sa faiblesse, et en obtenir tout ce qui peut en être obtenu, mais ne pas achever le roseau seulement à moitié cassé. Néanmoins, s'il voyait que le bien public demande évidemment que tel ou tel ne soit pas admis à la communion pascale à moins de réparation et de changement complet, il n'y aurait pas à hésiter, parce que le bien public doit être préféré au bien particulier. Mais que de fois au contraire le bien public lui-même aurait à souffrir d'une grande sévérité, parce que celui qui ne péchait que rarement ou véniellement, se voyant refusé, se jettera dans le mal sans retenue et essaiera d'entraîner les autres !

Le confesseur doit donc user d'une grande prudence et d'une grande miséricorde, et s'il peut croire raisonnablement que le pénitent, étant encore dans la bonne foi, a les dispositions suffisantes, il doit lui donner l'absolution. S'il reste dans le doute après avoir fait tout ce qu'il lui a été moralement possible de faire, il doit lui donner l'absolution sous condition, s'il croit que le bien de son âme le demande et qu'il y a pour cela des raisons suffisantes.

Ad II. Il est évident qu'on ne peut jamais, pour quelque raison que ce soit, faire partie d'un comité dont le but déclaré est de déchristianiser les paroisses, puisqu'il y a là chose ouvertement impie et scandaleuse et par là-même essentiellement mauvaise. Donc ni le buraliste, ni les employés de l'Etat ne peuvent faire partie du comité dont il est question ici, d'autant plus qu'il y a danger sérieux de perversion pour eux-mêmes, ce à quoi il ne peut jamais être permis de s'exposer. C'est le cas de se rappeler les paroles de l'Evangile : « Unum est necessarium... Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ? aut quam dabit homo commutationem pro anima sua ? » Chacun peut, s'il le veut et le juge à propos, répondre aux avances de ceux qui le sollicitent : « Je suis aussi républicain que vous et que qui que ce soit, et c'est parce que je suis républicain que j'aime et veux conserver ma liberté et ne point m'enchaîner. » Ici il s'agit d'une chose bien grave, et qui doit être ou devenir publique. Par conséquent si le buraliste ne fait pas encore partie du comité, le confesseur doit lui faire voir qu'il ne peut pas s'y associer et rester chrétien. S'il en fait partie déjà, il doit voir avec lui s'il lui est possible, sans de très graves inconvénients, de s'en retirer; si cela ne lui était pas possible, il devrait au moins exiger de lui qu'il ne fît rien dans le sens voulu par le comité, et qu'il trouvât des prétextes pour ne pas assister aux réunions, cela s'impose ; et il devrait agir de même avec les employés du Gouvernement.

Quant à l'absolution et à la communion pascale, il faut se reporter à ce que nous avons dit tout à l'heure, en remarquant toutefois que comme le but de l'association est plus pervers et peut faire plus de mal, il est plus difficile de supposer la bonne foi, qu'il faut donc être plus exigeant, et que le bien public pourrait aussi plus souvent demander que le confesseur n'absolve pas ceux qui ne voudraient pas se soumettre à ce qui semble rigoureusement nécessaire. Toutefois, qu'il ne se départe jamais des règles de la prudence qui lui fasse bien peser toutes choses, et de la miséri-

corde qui, dans le doute, l'incline plutôt vers le pardon et la tolérance.

Q. — 1° L'article XX de la Constitution *Officiorum* porte : « Libros aut libellos precum, devotionis, vel doctrinæ institutionisque religiosæ, moralis, asceticæ, aliosque hujusmodi, quamvis ad fovendam populi christiani pietatem conducere videantur, nemo præter legitimæ auctoritatis licentiam publicet : secus prohibiti habeantur. » Or, on voit certains de ces livres qui, parus après la promulgation de la loi citée, n'ont cependant aucun *Imprimatur*. D'autres portent une approbation accordée à une édition antérieure, quoique l'article 44 de la même Constitution la déclare insuffisante. Ainsi la *Pratique de la perfection chrétienne* de Rodriguez (H. Oudin, 1901 ; et Constant-Laguerre, 1902) n'a aucune approbation. Les 9e et 10e éditions de *La vie intérieure simplifiée* du R. P. Tissot (Paris, Gabriel Beauchesne et Cie) portent l'*Imprimatur* de la 8e édition.

L'*Ami* pourrait-il nous dire si les ouvrages en question tombent absolument sous la prohibition de l'article 20 ? Ne pourrait-on pas s'autoriser, pour lire leur dernière édition non approuvée bien que parue après 1897, de ce qu'avant la promulgation de la loi ils jouissaient déjà de l'estime unanime ; ou bien de ce qu'une approbation formelle a été accordée à une édition précédente ? — *Quid* si on présente la nouvelle édition non formellement approuvée, comme modifiée quant au fond ?

2° D'après l'article VII de la même Constitution : « Versiones (sacræ scripturæ) omnes in lingua vernacula etiam a viris catholicis confectæ omnino prohibentur nisi fuerint ab Apostolica Sede approbatæ, aut editæ sub vigilantia episcoporum cum adnotationibus desumptis ex Sanctis Ecclesiæ Patribus, atque ex doctis catholicisque scriptoribus. » J'aurais cru que cette loi n'avait pas d'effet rétroactif. Cependant un passage de Génicot provoque un certain doute (1er vol. de la 4e édition, fin du n° 453), car après avoir énuméré les articles 13, 17, 20 comme n'ayant pas d'effet rétroactif, il ne fait aucune mention du 7e qui est celui qui nous occupe. D'autre part il paraît inconcevable qu'une traduction ancienne très estimée parue avant 1897 (Carrières, par exemple) soit interdite par la raison qu'elle n'a pas une approbation formelle. Qu'en pense l'*Ami* ?

3° Peut-on, *tuta conscientia*, conserver, telles quelles, les livraisons de la *Revue du Clergé français* où ont paru les articles de M. Dimnet, réunis récemment en un volume *La pensée catholique dans l'Angleterre contemporaine*, qui vient d'être mis à l'Index ?

R. — Ad I. Les auteurs enseignent que, pour les livres composés *avant* la constitution *Officiorum*, s'ils sont écrits dans un bon esprit ou sont connus comme bons et utiles, on peut, en vertu d'une interprétation bénigne, les garder et s'en servir. C'est l'opinion de Vermeersch :

Quid itaque, dit-il, si in librum occurras qui ante const. Leonis XIII ad fovendam pietatem olim est conscriptus sed nullum ferat *Imprimatur* ? — Ut supra diximus, sanctio hujusmodi præteritos non regit actus, nisi ante const. Leonis XIII similis exstiterit. — Sed ante dictam constitutionem libri pietatis sine approbatione edi vetabantur. Verum non in omni loco lex ista eadem severitate urgebatur, ita ut in pluribus benigno quodam usu emolliri potuerit. Sic ergo dicemus. Si liber revera bono animo videatur editus, vel notus sit tanquam pius et utilis, defectus approbationis cuidam benigniori consuetudini ex præsumptione adscribi potest, ita ut impune legi possit. Plerumque de bonis libris Belgii, Galliæ erit ita judicandum. Contra, in regionibus ubi specie pietatis circumferebantur errores et hæreses, ut in partibus Germaniæ, opus hujusmodi quod positiva careat approbatione, est potius pro suspecto et vetito habendum [1].

Le P. Arendt, membre aussi de la Société de Jésus comme le P. Vermeersch, attaque cet enseignement dans les *Analecta* [2]. Pour lui, les ouvrages visés par l'article 20 sont prohibés à raison du péril de fausses doctrines et la prohibition vise même ceux qui ont été publiés avant la constitution *Officiorum*. Aussi conseille-t-il à ceux qui veulent en tirer profit de solliciter la permission de l'évêque, qui ne leur sera pas refusée : « Qui iis uti voluerit veniam ab Ordinario petat, quam facillime consequetur. Ecce igitur remedium ne utilitas ista impediatur, ipsumque potius adhibendum quam parum legitima legum interpretatio. »

1° Pour les nouvelles éditions de Rodriguez, on peut s'appuyer sur l'approbation générale que lui a donnée l'Eglise en l'acceptant, même dans les maisons religieuses, comme livre de lecture spirituelle, et l'on rentre ainsi dans l'enseignement du P. Vermeersch.

Pour ceux qui voudraient suivre le P. Arendt, il reste la ressource de faire une liste des ouvrages qu'ils possèdent dépourvus d'approbation et de la soumettre à un censeur diocésain, pour lui demander une permission *générale*.

2° Pour les nouvelles éditions, à la rigueur du droit, les éditeurs sont tenus de demander une nouvelle permission ; mais cette obligation ne paraît pas être *sub gravi*, prise en soi, c'est-à-dire en dehors de tout mépris de la loi.

Mais la violation de ce point ne rend pas le livre défendu pour les fidèles, lors même qu'il appartiendrait à la catégorie de ceux qui sont prohibés pour le seul fait du manque d'*imprimatur*. Les auteurs exigent pourtant qu'il y ait conformité entre la dernière édition autorisée et les subséquentes : « Si vero nova editio, dit Vermeersch, satis priori approbatæ appareat conformis, per se, seu secluso scandalo et contemptu, omissio novæ approbationis non videtur gravis ; nec ideo librum existimaverimus prohibitum, quamvis de his sit qui prohibentur nisi fuerint approbati [3]. »

Il suit de là que l'ouvrage du P. Tissot peut être lu dans les nouvelles éditions, bien que l'*imprimatur* soit d'une édition antérieure.

Ad II. Nous avons dit en 1903, p. 350, que la Bible de Carrières n'avait pas besoin d'un *imprimatur*, parce qu'elle était permise par l'ensemble de l'épiscopat qui l'avait introduite dans les séminaires : ce qui équivaut à une autorisation *implicite*.

Vermeersch est du même avis, en disant que la

[1] Vermeersch, *De prohibitione et censura*, 1906, n. 91, 4, p. 106.
[2] *Analecta*, 1907, p. 421.
[3] Vermeersch, *De prohibitione*, 1906, p. 148, n. 122.

loi n'a pas d'effet rétroactif : « Biblia autem catholicis notis ornata, sed episcopali approbatione carentia, quæ ante hanc constitutionem sunt edita, non videntur esse proscripta, ob regulam generalem datam supra, n. 28. »

Cette règle du nº 28 est celle qui nie à la constitution *Officiorum* un effet rétroactif, au moins dans certains cas.

A l'explication de l'article 7, Vermeersch déclare que la version paraphrasée de Carrières répond aux prescriptions de l'article 7 : ce qui revient à dire implicitement que les anciennes éditions de la Bible de Carrières sont permises, quoique ne portant pas d'*imprimatur*.

Ad III. Le P. Vermeersch pose cette question, qui équivaut à la difficulté que vous nous soumettez :

Que faut-il faire quand un ouvrage, condamné ensuite, a été publié de bonne foi dans une Revue qui n'est pas mauvaise en soi ? — Est-il permis de garder la Revue et de lire l'ouvrage condamné ?

Il répond : — Il y a certainement, pour ceux qui n'ont pas la permission de lire les livres à l'*Index,* obligation de s'abstenir de la lecture du livre en question : « *Legendo* tamen opere proscripto abstinere debebunt, nisi positiva facultate sint muniti [1]. »

Quant à détruire le volume de la Revue qui contient l'ouvrage condamné, il n'y obligerait pas, au moins dans certains cas, parce que la destruction d'un volume enlève toute valeur sérieuse à une collection.

Toutefois, il n'appliquerait cette exception qui, en somme, est contraire à la rigueur du droit, que dans les cas où il s'agit d'une Revue *ordinairement* bonne et qui n'a publié un livre mauvais que par exception, et non s'il s'agit de Revues qui sont habituellement mauvaises et dont les publications bonnes forment l'exception : « Nec permissam dixeris ephemeridem quæ habitualiter prava, forte unam vel paucas contineat tractationes bonas. »

Q. — Un curé défroqué est témoin d'un mariage à la mairie. J'ignorais sa qualité, mais comme il avait signé « docteur en théologie, » on vint m'informer et je refusai sa signature au registre de catholicité. D'aucuns confrères me trouvent trop sévère, attendu que ledit n'est pas excommunié nommément. Pourtant on n'ignore pas qu'il exerce la médecine dans son ancienne paroisse, à dix lieues d'ici.

R. — Votre question revient à ceci : Quelles *qualités* doivent avoir les témoins du mariage?

Il y a deux opinions sur ce point : les uns exigeant des témoins *omni exceptione majores,* les autres se contentant de témoins ayant l'*usage de la raison.*

I. Opinion qui exige des témoins de première valeur. — Il en est qui exigent pour la *validité* du mariage des témoins sinon *omni exceptione majores,* du moins non suspects et au témoignage desquels on puisse ajouter foi en toute sécurité. Ils invoquent comme preuve :

1º Le chapitre *Ex litteris 1, de Consang. et Affinitate,* où Alexandre III, à raison de la gravité et de la difficulté des causes matrimoniales, exige, pour les instruire, *testes circumspectos et omni exceptione majores.*

2º Le but poursuivi par le Concile de Trente en demandant la présence des témoins, qui a été de prouver l'existence du mariage d'une manière *absolument authentique,* afin d'éviter de nouvelles noces qui seraient invalides et le scandale des fidèles. Or, ce but ne peut être atteint par des témoins indignes, faciles à corrompre et dont on n'admettrait pas le témoignage au for externe dans les autres causes litigieuses. Aussi, le mariage ne peut être accepté comme valide au for externe, d'après le chapitre *Quod nobis 2, de Clandest. Desponsatione :* « Si matrimonia tam occulte contrahuntur, quod exinde legitima probatio non appareat, ii qui ea contrahunt, ab Ecclesia non sunt aliquatenus compellendi. » Or, pour obtenir une preuve juridique, il faut des témoins intègres et non suspects. Donc.

3º Il ne faut admettre la correction du droit existant que pour les cas où elle est exigée d'une manière certaine dans le droit nouveau. Or, le droit ancien exigeait, dans les causes matrimoniales, des témoins au-dessus de tout soupçon et rejetait tous les témoins d'une foi suspecte. Or le Concile de Trente, sans corriger le droit ancien, s'est contenté d'exiger la présence de deux ou trois témoins pour la validité du mariage : ce qui était viser les témoins du droit ancien, lesquels devaient être intègres et dignes de foi.

4º Alexandre III, *cap. Cum esses 10, de Testamentis et ultimis voluntatibus,* déclare valide un testament fait en présence du curé et de deux ou trois témoins sûrs, *personis idoneis.* Or, au chapitre *Relatum 11,* du même titre, par témoins *idoines* il déclare entendre des témoins revêtus des qualités exigées par le droit. Donc, *a pari,* doit-on dire que, malgré la présence du curé au mariage, il faut aussi exiger pour témoins des personnes réunissant les qualités requises par le droit pour faire une déposition digne de toute confiance.

Cette opinon n'a pour elle que quelques théologiens, dont les noms sont donnés par Sanchez [1].

II. Opinion qui admet tous les témoins ayant l'usage de la raison. — C'est l'opinion *commune,* qui compte parmi ses défenseurs tous les canonistes de nom, comme Guttierez, Sanchez, Layman, Coninck, Dicastillus, Barbosa, Sylvius, Gonzalez, Salmanticenses, Reiffenstuel, Schmalzgrueber, Benoît XIV, S. Alphonse, Carrière, Marc, Mansella, Gasparri, Rosset, etc.

[1] Vermeersch, *Ibid.*, n. 32, p. 28.

[1] Sanchez, *De Matrimonio,* lib. III, disp. 41, n. 4.